

COMMENTAIRE D'UN TEXTE PHILOSOPHIQUE

EPREUVE A OPTION : ECRIT

Frédéric de Buzon, Alain Petit

Coefficient : 3 ; **Durée** : 4 heures

L'extrait de Cicéron soumis aux candidats était issu des *Académiques*, livre II, et plus particulièrement de la réplique que Cicéron apporte à la critique adressée par Lucullus aux positions de la Nouvelle Académie. À de rares exceptions, les candidats ont su situer l'extrait dans le cadre de cette dispute, et attribuer aux protagonistes du dialogue leurs positions respectives. Cicéron est à la fois l'auteur du dialogue et le porte-parole d'une des positions en présence. Il aurait été judicieux de s'interroger sur la compatibilité des deux postures, d'un Cicéron juge et partie ; elle n'est concevable que si on met en rapport la pratique du dialogue académique avec la conception académique de la dispute *in utramque partem*, qui a pour objet revendiqué de maintenir la liberté du jugement. Or, dans ce dialogue précis (§ 91-93), Cicéron se propose justement de susciter la suspension du jugement à l'égard d'un éventuel pouvoir cognitif de la dialectique, défendu par Lucullus au nom d'un platonisme devenu conciliateur et perméable au dogmatisme stoïcien. En fait, Cicéron entend porter un ultime coup à un pareil dogmatisme en se faisant l'ultime défenseur de la Nouvelle Académie.

Si la position constante de cette école réside dans le maintien de l'équilibre de l'esprit au nom de l'impossibilité de la saisie (*Académiques* II 66, exorde de Cicéron), Cicéron, son porte-parole, pour ainsi dire posthume, porte dans ce texte le coup le plus sérieux au nouveau platonisme néo-dogmatique.

Le passage recelait une difficulté d'envergure dans ces deuxième et troisième parties (de la ligne 11 jusqu'à la fin). Cette difficulté portait sur le sorite, raisonnement très captieux (*Lucullus* § 49) dénommé d'après la représentation sensible du tas qui lui donne son ressort argumentatif. « On parvient à faire un tas en ajoutant progressivement un grain » (§ 49). Ce raisonnement est imputé à faute aux Académiciens par Lucullus, car, selon lui, ils jouent sur l'indiscernabilité des représentations (*visa*) en progressant insensiblement, ils assument en d'autres termes la

méthode sophistique de Diodore évoquée par Cicéron au § 75. Cicéron se propose-t-il, comme l'ont pensé certains candidats, de défendre le sorite contre Lucullus ? N'est-il pas plutôt l'héritier de Carnéade (§ 93), qui maintenait obstinément la prise logique du sorite contre Chrysippe, en usant de la raison pour mieux montrer la faiblesse cachée du dogmatisme rationnel stoïcien ?

Cicéron cherche à maintenir l'abstention de tout assentiment contre la conception d'une raison qui aurait prise sur le monde du fait d'un accord déjà établi entre eux. La raison académique ne se saborde pas, contrairement à la critique formulée par Lucullus à son encontre. La difficulté exhibée par le sorite est un obstacle effectif que le stoïcisme et son approbateur Antiochus, suivi par Lucullus dans ce dialogue, ne peuvent lever. Cicéron, plutôt qu'un défenseur du sorite, se veut le révélateur de sa vraie puissance dialectique. Par-delà la question de sa légitimité, soulevée par Lucullus, il y a celle de son inévitabilité, rétorquée par Cicéron. En fait, cette discussion apparemment minutieuse et ponctuelle, pour ne pas dire technique, engage plus qu'il n'y paraît. Si le stoïcisme réassumé par Antiochus, après plusieurs siècles de controverses entre lui et la Nouvelle Académie, entend se placer là où se conjoignent la raison et le réel, Cicéron joue la disjonction des deux termes et autonomise la raison en la dépouillant de l'avantage que lui donnerait la notion stoïcienne d'évidence. « Le vrai et le faux » se donnent d'abord dans l'évidence où la raison est en quelque sorte activement réceptrice. Le scepticisme cicéronien prive la raison de ce rôle, la coupe de ses racines cosmiques, de sa genèse naturelle, et de la nécessité que cette genèse lui confère. Alors que Lucullus se demandait au § 22 comment, faute des notions des choses imprimées en nous (*ennoiai* ou *notitiae*), « nous verrions ce qui est conforme à son objet et ce qui ne l'est pas », en d'autres termes, alors qu'il défendait une théorie de l'adéquation à ses objets, Cicéron abandonne la raison à son propre exercice puisqu'elle ne peut se prévaloir d'une constitution d'objets au plan de l'évidence sensible.

En fait, le discernement du vrai et du faux ne se fait plus alors qu'au risque et péril de la raison. Son art propre, la dialectique – que Cicéron, loin de récuser, dépouille de sa fausse apparence de connaissance du réel –, devient dans sa bouche un art autophage, qui ne peut plus prétendre synthétiser les connaissances dans la production d'une connaissance totale. Cicéron retourne l'omniscience revendiquée par Lucullus en art logique pur, provincialise la dialectique, la cantonne en un art des propositions, à une

sorte de formalisme, privé de sa fonction de référence aux états de choses dans le monde. Il met fin à la conjonction des parties de la philosophie, isole la dialectique pour la restituer à une fonction d'*organon*, n'ajoutant pas foi, pour sa part, à la conception organique de la philosophie soutenue par le stoïcisme.

Au vrai et au faux universels d'une dialectique qui connaît (« saisit, perçoit »), Cicéron entend substituer un vrai et un faux formels, comme si la raison se surveillait elle-même, et n'outrepassait pas le domaine du raisonnement. La dialectique devient dans ce cas un art comme les autres, ce n'est plus l'art royal ou l'art suprême, et la porte est ouverte à sa captation académique, sous l'égide d'un socratisme renouvelé. C'est la présomption cataleptique de la dialectique que réfute ici Cicéron, de façon à rouvrir le jeu dialectique et libre de la dispute, en d'autres termes c'est l'assentiment dialectique qu'il récuse, comme si Lucullus succombait à une illusion d'évidence rationnelle qui lui ferait adopter le concept captieux d'un vrai et d'un faux effectivement saisis, et non pas seulement posés en idée, comme le veut la Nouvelle Académie (§ 111).

Cette dialectique stoïcienne réduite à la portion congrue n'est pas pour autant assurée de la maîtrise de son domaine ainsi restreint. Cicéron use d'une argumentation sceptique par gradation, couronnée par l'argument classique du renversement, déjà pratiqué par Socrate contre Protagoras dans le *Théétète*. Dans le domaine formel seul reconnu dorénavant à la dialectique gît un obstacle à la maîtrise rationnelle du raisonnement. C'est l'ultime écueil de Lucullus, car le sorite, « lieu glissant », montre dans son ressort même l'écart entre les catégories rationnelles et les existants singuliers. Ce qui est captieux n'est pas volontairement tel et le sophisme doit être pris au sérieux, car il révèle une structure objective qui fixe une limite à la maîtrise rationnelle. Le sorite est en fait un superbe terrain de démonstration académique d'inadéquation de la raison au réel. Lucullus avait une conception stratégique du sorite : Cicéron lui rétorque qu'il est inévitable. Lucullus présentait en effet le sorite comme le mode d'argumentation favori des Académiques, consistant à cheminer d'une représentation à l'autre selon la similitude de manière à faire éclater la distinction entre les genres de choses. Cicéron le ramène dans sa réplique à la formulation stricte de l'argument pour y discerner une aporie, comme c'était le cas dans l'école mégarique avec Eubulide (Diogène Laërce II 108). L'identité d'une chose prise comme un tout entre en contradiction avec le mode progressif de sa constitution ou de sa déconstitution.

Si l'identité constitue une limite qui autoriserait une saisie ou connaissance rationnelle, elle tombe sous le coup d'une aporie qui met en évidence l'indéterminé de la composition, c'est-à-dire l'infini enveloppé. Cicéron transforme pour ainsi dire le sophisme en aporie, car le sorite ne consiste pas dans un glissement délibéré de proche en proche, pour brouiller les identités singulières, comme le soutenait Lucullus.

La difficulté rencontrée par la dialectique, sa limite interne, manifeste *in fine* une limite externe de la raison que le volontarisme stoïcien dissimule. Cicéron ne fait pas le procès de la raison dialectique, mais celui de l'illusion dogmatique, qui, précisément, croit en l'alliance naturelle de la raison et de ses objets. Lucullus taxe de « faute » le sorite, en considérant que ce genre d'interrogation transgresse frauduleusement les différences objectives, rendant ainsi toutes choses vagues, au prix d'un artifice logique, ce qui lui permet de préserver le fondement naturel des distinctions. Mais cette « faute » (*vitium*) n'entraîne pas une « culpabilité » (*culpa*) ; c'est plutôt un défaut d'adéquation entre les catégories logiques et le réel auquel elles doivent s'appliquer. Le sorite cesse d'être un point d'achoppement de l'art dialectique pour devenir, dans la troisième partie du passage, le symptôme d'une indétermination logique liée à l'usage de prédicats corrélatifs (ainsi le grand et le petit), que l'accroissement ou la diminution insensibles ne permettent pas d'ordonner par le passage déterminé de l'un à l'autre. Cette aporie, lointainement issue des Éléates, soigneusement évitée par Aristote dans les *Catégories* quand il dissocie la quantité de la corrélation, est tenue par Cicéron pour la conséquence de l'état des choses, ce qui est une grosse pierre dans le jardin des partisans de l'évidence, comme les Stoïciens Antiochus et Lucullus.

Dans la « nature des choses » il n'y a que passage continu dans le plus fin détail, ce qui interdit à la raison de marquer les coupures et, partant, pour la Nouvelle Académie, justifie la suspension de l'assentiment, puisque la continuité induit l'obscurité sur toutes les propriétés que l'on voudrait y distinguer.

Ainsi l'aporie non surmontée du sorite tient-elle dans une sorte de suspens la prise de la dialectique sur les choses et donne crédit au probabilisme que Cicéron va défendre dans les paragraphes suivants. Le probabilisme s'accorde bien en effet avec ce continuisme, car c'est une subtile reconnaissance du fait de l'apparence contre ce que le dogmatisme lui ajoute, qui serait sa rationalité préétablie. Cicéron a achevé avec notre extrait la réfutation de toutes les possibilités de saisie, sensible ou rationnelle. Il ouvre la

voie à une légitimation de l'apparence et de sa continuité, tout autant qu'à la liberté corrélatrice de l'esprit, puisque les deux termes sont délivrés de l'hypothèque commune de l'évidence qui les reliait.

Il reste à se demander quelle fonction reste dévolue à la dialectique, une fois dépouillée de son pouvoir cognitif. Puisqu'elle n'est pas l'art des arts, elle revêt un aspect essentiellement critique, ce qui veut dire qu'elle recouvre la vraie puissance qui est la sienne. La dialectique met à l'épreuve le probable quand elle est munie de l'idée du vrai, elle maintient l'écart en le vrai et l'une quelconque de ses occurrences présumées, sensible ou rationnelle. Sa prétention à une connaissance d'objet est donc déboutée, au nom d'un argument apporté en apparence purement local, mais en réalité révélateur de la disjonction du *logos* et de ses objets.